

Petites impressions génoises. Chroniques quotidiennes d'une mobilisation anti-mondialisation

Nathalie BAYON et Jean-Pierre MASSE

Le texte qui suit ne prétend être rien d'autre que le récit d'événements vus par différents acteurs qui les ont vécus, qui en ont été témoins ou à qui ils ont été rapportés. Ecrit à plusieurs mains, quelques semaines après les journées de Gênes, ce texte bénéficie également des apports de la confrontation des expériences et des analyses, de la lecture des médias mainstream ou alternatifs et du simple recul qu'autorise le passage du temps avec ses oublis, ses rationalisations *a posteriori*, bref toutes ces imperfections qui peuvent faire la force et la faiblesse d'un témoignage [1].

Le choix d'un exposé chronologique, sous la forme d'un « journal » est le reflet de notre volonté de montrer comment ces journées ont été crescendo et comment certain(e)s d'entre nous ont pu avoir le sentiment d'être pris dans un mouvement qui les dépassait. C'est également une manière de (re)donner une place à des fragments d'informations qu'une forme plus structurée de narration occulterait. De laisser transparaître des impressions, des sentiments qu'une forme plus aboutie d'écriture ne permettrait pas. Autrement dit, de laisser entrevoir une histoire « en train de se faire », qui autorise la subjectivité des acteurs et de ce fait ne prétend pas refléter le point de vue des organisations.

Avant, pendant, après : le triptyque semble facile, l'articulation clarifie l'exposé mais ne laisse pas voir l'enchevêtrement des temporalités qui s'entrecroisent au sein d'une multitude de (micro)-événements sur lesquels il convient de revenir. Et l'importance donnée ici au factuel ne doit pas empêcher d'esquisser ponctuellement les lignes d'analyse permettant de mieux comprendre ce qui caractérise et fait la spécificité du mouvement antimondialisation.

Ainsi les journées de Gênes marquent-elles une transformation dans la composition du mouvement. En effet, si jusqu'ici il était majoritairement constitué d'individus appartenant aux catégories sociales médianes capables de se déplacer au gré d'un calendrier fixé par les sommets mondiaux, désormais sa base s'enracine dans des couches militantes composées des classes populaires, ce qui témoigne de l'accroissement de son audience ainsi que de l'appropriation des revendications par les agents principalement concernés par les « méfaits » de la globalisation.

La montée en puissance de la mobilisation

Il y a eu Seattle, l'origine maintenant lointaine, le moment fondateur du mouvement, auquel tout le monde, quelle que soit son appartenance, se réfère plus ou moins volontiers. Plus un discours, un écrit sans que ne surgisse « *le peuple de Seattle* » [2].

Plus proches et moins présents, Millau, Nice, Davos, Québec, Göteborg. Proximité temporelle, éloignements géographiques. Si certains des acteurs de Gênes ont participé aux contre sommets précédents (notamment Nice pour les Français et les Italiens), la plupart d'entre eux ne les ont vécus que virtuellement. Mais cela a participé de l'engouement pour Gênes, ce à quoi s'ajoutait l'attrait de l'Italie compte tenu des liens divers entretenus par les uns et les autres avec ce pays, la relative facilité d'accès de par la proximité géographique et une période estivale qui conduisait à envisager « naturellement » le déplacement.

Avant, ce fut aussi un flot d'informations diffusées sur les listes de diffusion [3]. Quelques lignes de code pour programmer le logiciel de gestion, une bonne diffusion de l'information sur les principales mailing list francophones et ce sont rapidement une centaine de personnes qui sont au courant de ce qui se passe au cours de cette phase préparatoire et qui sont en mesure de rediffuser à leur tour l'information vers d'autres réseaux, internationaux, nationaux ou locaux. Un moyen d'informer, de se tenir au courant des différentes initiatives et de rappeler quelques principes de base, liés notamment à la spécificité de la législation italienne en matière de manifestations, par exemple, qui interdit notamment de défiler le visage camouflé.

Avant, ce fut aussi les incertitudes, les doutes, les problèmes logistiques. « j'y vais, j'y vais pas, qui vient ?, quand ?, comment ? ». Quel sera le « meilleur » moyen pour passer la frontière puisque la rumeur (confirmée par la suite) veut que le contrôle aux frontières sera rétabli. Liberté de circulation, certes, mais pas pour tous et pas à n'importe quel moment !

Faut-il tenter de prendre les trains collectifs via les syndicats ou certaines organisations ? Mais il paraît que les gares seront fermées. L'avion est hors de question puisque l'aéroport sera également inaccessible. Reste la voiture, le départ à trois-quatre personnes sur le mode « copains qui vont passer leurs vacances de l'autre côté des Alpes ». Mais quand partir pour éviter trop de contrôles et être sûrs de pouvoir passer la frontière, ne serait-ce que parce que certains ont eu

l'honneur du dernier rapport des RG, ou figurent sur des « listes noires » dressées lors des sommets précédents, ou sont simplement connus pour leurs activités militantes et que cette « notoriété » involontaire peut éventuellement jouer contre eux. Autant trouver une date qui permette de déjouer les contrôles de douane (la période sera étendue au dernier moment ce qui mettra à mal tous ces beaux calculs) sans que le séjour soit trop long. Les militants partis en voiture ou en train le week-end du 14 juillet sont passés sans trop de problèmes, adviennent que pourra.

Arrivée à Gênes le 17 juillet, sans aucun contrôle au tunnel du Fréjus. Les portables sont bien utiles pour prévenir les suivant(e)s que le passage par Fréjus est apparemment plus simple que par Vintimille. Certains préféreront passer par la Suisse, d'autres arriveront plus tard mais tout le réseau de connaissances arrivera à bon port.

Chronique quotidienne de la mobilisation des multitudes en marche contre « l'Empire » [4]

Récits croisés, impressions d'ensemble, témoignages fragmentaires, anecdotes et analyses individuelles ou collectives se succèdent au fil des jours [5]. Un patchwork de mots qui reflète la diversité des situations au fil du temps. Il n'en demeure pas moins que ce journal rétrospectif quotidien dessine les contours flous dus à la diversité des composantes de ce mouvement.

Mardi 17 juillet 2001

« Bienvenue à Gênes »

Malgré ce que pourrait laisser croire l'arrivée dans une ville désertée par ses habitants soumis aux pressions des autorités pour quitter la cité et envahie par les forces de police, les génois ne semblent pas (du moins pour certains d'entre eux) hostiles aux militants anti-mondialisation.

Scène dans un restaurant de quartier où une affiche annonçant la fermeture du lieu entre les 18 et 22 juillet est apposée sous le comptoir.

La discussion s'engage avec la matrone qui tient la pizzeria. Elle explique clairement que la fermeture est une manifestation du refus de la tenue du sommet du G8 qui pourrait la vie des génois. « Contre le sommet, pas contre les opposants », précise-t-elle. Une réduction sur

l'addition et le digestif offert montrent bien où vont les sympathies et envers qui s'exerce la solidarité.

Plus tard, des milliers de manifestants pourront voir une pancarte « welcome to Genoa », faite maison et accrochée au rebord d'une fenêtre sur le parcours du cortège du samedi. Sans anticiper, peut-on oublier ce restaurateur dont la pizzeria est fermée, qui laisse, ce même jour, couler un tuyau d'arrosage du haut de sa terrasse afin que les manifestants arrivés au bout du parcours puissent se désaltérer et se rafraîchir. Autant de gestes simples, parmi tant d'autres certainement, qui remettent un peu d'humanité dans une ville au visage de camp retranché.

Note d'ambiance : une ville militarisée.

A chaque coin de rue du centre ville encore accessible pour quelques heures, des uniformes de carabinieri, de policiers, de militaires. Au sortir de la voie rapide surélevée qui longe le port, on aperçoit en contrebas une véritable mer de toits blancs ; ceux des fourgons des carabinieri. Sans savoir que près de 15000 hommes ont été mobilisés pour l'occasion, on sent bien que les forces de l'ordre ont investi la ville. Ou du moins, ce qu'il en reste puisque des zones « rouge » et « jaune » [6] auxquelles les accès sont limités pour tout un chacun, sont déjà en place. Des grilles anti-émeutes, des containers barrent déjà certaines rues et entravent la circulation dans la ville.

Parallèlement, les manifestants ont commencé à prendre leur marques depuis quelques jours. Le « centre de convergence » [7] et le « centre des médias » [8] s'animent progressivement et deviennent des lieux de rencontre et/ou de rendez-vous pour les uns et les autres. Le « public forum » [9] attire plus ou moins de monde en fonction des thèmes et des intervenants. Ces lieux multilingues et pluriculturels brassent des individus, des groupes, des organisations, venus de toute l'Europe, mais aussi du reste du monde.

Mercredi 18 juillet 2001

Journée d'attente sous les nuages

La ville se ferme de plus en plus, les accès aux points considérés comme les plus stratégiques se ferment, il devient difficile de circuler. Bienheureux sont les possesseurs d'un véhicule qui parviennent à se déplacer d'un bout à l'autre de la ville, quitte à faire des détours de plusieurs kilomètres afin de contourner la zone rouge, alors que les

piétons se trouvent rapidement cantonnés dans un triangle formé par les divers lieux de rassemblement. Les manifestants continuent d'affluer et les forces de l'ordre commencent à faire monter la pression. Perquisition matinale dans un des campings, plutôt brutale avec notamment la mise à terre de plusieurs tentes. Plus tard, il faudra également tenir compte des aléas naturels puisque l'orage provoquera des micro-inondations et certains auront la mauvaise surprise de voir leur tapis de sol transformé en éponge. Mais malgré ces coups du sort, des milliers de personnes se retrouvent dans la joie et la bonne humeur pour assister au concert de Manu Chao, considéré comme une des figure « emblématique » de la résistance à la mondialisation. Le patron d'un grand restaurant génois avait d'ailleurs reçu Silvio Berlusconi au son de « Clandestino » quelques jours auparavant. Une manière de montrer que tous les génois n'appréciaient pas le choix de leur ville pour accueillir le sommet du G8 et de quel côté allait leur sympathie. Un moment festif pour clore une journée d'attente.

Jeudi 19 juillet 2001

Ambiance festive et premières tensions

Début des hostilités avec la manifestation de soutien aux immigrés et pour la liberté de circulation. Ironie involontaire dans une ville où les mouvements de tous sont entravés par les mesures de sécurité et le dispositif policier dont on a l'impression qu'il s'est encore accru pendant la nuit. Les uniformes sont visibles partout mais la manifestation se déroule dans le calme. Une manière plutôt joyeuse et colorée de découvrir en partie la ville même si certains ont eu, encore, la désagréable surprise d'être réveillés par la police. Petite tension rapidement oubliée, même si une ambiance lourde est entretenue par les hélicoptères qui volent à très basse altitude en permanence au dessus de Gênes et en particulier les lieux de rassemblement, notamment le centre de convergence. Les discussions sont sans cesse interrompues par le bourdonnement incessant des rotors et les militants présents ont le sentiment d'être sous surveillance permanente. La rumeur, invérifiable, prétend que les hélicos sont équipés de caméras. Souriez, vous êtes filmés.

Premier test, la « manif des sans pap » à laquelle participent peu d'immigrés, s'est déroulée dans de bonnes conditions et sans incident majeur. L'humeur est plutôt à l'optimisme pour la suite des événements, même si chacun est conscient du fait que les enjeux sont

différents. Encercler et « prendre d'assaut » pacifiquement la zone rouge afin d'y entrer n'a rien à voir avec le défilé du jour.

La tension monte, les photocopies des plans de la ville avec les différents lieux de rassemblement des divers groupes ou organisations circulent entre toutes les mains. Chacun se demande quel groupe rejoindre, ou suppute les chances des uns et des autres de rentrer dans la zone interdite, les bruits courent sur l'existence de passages possibles mais aussi d'autres barrages que ceux connus jusqu'à présent. Bref, la tension s'accroît lentement sous les projecteurs des hélicoptères et tous se demandent de quoi sera faite la journée du lendemain.

Dernières retrouvailles avec les dernières arrivées : deux heures de voiture pour dépanner un militant en panne d'hébergement, le blocage progressif de la ville empêche presque complètement les déplacements. Malgré ce, le centre de convergence grouille de monde, lieu d'échange d'informations, où bruissent toutes les rumeurs dans la plupart des langues européennes. Un des rares endroits où l'on peut se restaurer, à des tarifs « alternatifs » qui plus est, puisque presque tous les commerces ont baissé leur rideau.

Le centre des médias tourne à plein régime, près de 1000 « accréditations » en quelques jours, les différents acteurs des médias indépendants se sont déplacés en masse. Indymédia occupe un étage entier des locaux de l'école mise à disposition par la municipalité, le rez-de-chaussée est envahi par les machines en libre service. L'occasion pour tous d'expérimenter un système GNU/Linux puisque les italiens du hacklab qui ont configuré le réseau ne pouvaient faire autrement que d'installer des logiciels libres [10]. Ainsi, depuis quelques jours, grâce à l'Internet, Gênes est sous le regard attentif des internautes de l'ensemble de la planète.

Vendredi 20 juillet 2001

En marche contre l'Empire

Dès le milieu de la matinée, les uns et les autres tentent de rejoindre les divers points de rendez-vous qui parsèment la ville. Les différentes organisations présentes se sont regroupées et ont fixé cinq-six points de rencontre à des heures différentes qui doivent permettre à tous de converger simultanément vers la zone rouge afin que les multitudes présentes puissent se réapproprier l'espace dont elles ont été privées.

Au stade Carlini, les Tute Bianche [11] (qui ont ôté leurs tuniques blanches, signe distinctif jusqu'à cette date) associés à d'autres groupes, s'entraînent au maniement du bouclier en plexiglas conçu pour protéger collectivement les manifestants avant que le cortège ne s'ébranle. Des citrons circulent en prévision des lacrymos, les uns enfilent des protections en carton et en mousse, les autres tirent les boucliers en plexiglas qui doivent servir à protéger la tête du cortège. Au bout d'un long moment, celui-ci se met en place et s'ébranle lentement. L'occasion de maintes retrouvailles dans ce bloc qui se veut « unitaire ». Des appels sont lancés en italien, en anglais et en espagnol pour que les groupes organisés (qui se sont coordonnés au cours des heures et jours précédents) soient en tête et que les individus restent derrière eux. Un minimum de discipline et d'organisation est demandé à tous pour que tout se passe pour le mieux.

La foule des manifestants descend lentement l'avenue et on aperçoit au loin une fumée noirâtre qui s'élève au dessus de la ville. C'est la prison qui brûle, cible des attaques de quelques groupes. Plus proche, le cortège piétine, avance à pas comptés sous un soleil de plomb. On semble s'engager dans une voie sans issue au bout de laquelle on distingue les camions et les uniformes des carabinieri qui attendent. Les « organisateurs » tentent de trouver une voie de traverse qui permettrait au cortège de passer. Sans succès. Poussée par le flux qui se déverse encore du stade, la tête de la manifestation avance vers le barrage policier et va involontairement droit à l'affrontement. Un véritable nuage de gaz lacrymogène masque les boucliers et poussé par le vent remonte le cortège. Les citrons surgissent ainsi que les foulards, bandanas et autres keffiehs, protections dérisoires qui n'empêchent pas la foule de refluer. Dans le mouvement une main s'accroche à un bras pour s'en sortir ensemble, essayer de ne pas perdre de vue les visages connus ou les membres de son organisation qui se dispersent pour échapper aux coups.

Quel chemin choisir entre suivre la masse qui remonte l'avenue plus rapidement qu'elle ne l'a descendue ou prendre une rue transversale sans savoir vraiment où elle conduit ? presque symboliquement, les deux se rejoignent et au carrefour, les vestiges d'une voiture qui a brûlé quelques instants plus tôt. Rester, partir ? Pour aller où ? Finalement, on remonte le cortège pour souffler un peu, à l'ombre, reprendre ses esprits.

Au même moment on apprend que certains, devant, s'affrontent avec la police dans les tunnels de Brignole et que les alentours du centre de

convergence sont le lieu de scènes d'une violence inouïe. Malgré un réseau saturé, malgré les écoutes qui brouillent partiellement les communications, les portables fonctionnent et les manifestants, même dispersés aux quatre coins de la ville, savent plus ou moins précisément ce qui se passe ailleurs. Il paraît même que certains ont réussi à pénétrer dans la zone rouge, ce qui redonne un minimum d'espoir à la foule qui stagne.

Mais ici et là des incidents éclatent au sein du cortège, et un service d'ordre improvisé doit tenter de rétablir l'ordre. La diversité peut être une richesse mais n'a pas que des bons cotés. Et dans ce moment de flottement où la queue du cortège attend sans savoir que faire et dans l'ignorance partielle de ce qui se passe à l'avant, les tensions ne manquent pas de s'exacerber.

Devant, au loin parce qu'inaccessible compte tenu de la foule qui occupe les mètres qui nous en séparent, les affrontements semblent continuer entre la tête du cortège et les forces de police. Violence et calme sont concomitants car au même moment, nombre de français se retrouvent et décident de rejoindre le centre de convergence « puisque au moins, là-bas, il se passe quelque chose ». En effet, les amies restées là-bas appellent régulièrement pour témoigner des affrontements qui s'y déroulent. Les manifestants sont pris entre deux cordons de carabiniers et la foule se déplace au gré des mouvements des forces de l'ordre. Le centre de convergence est assiégé et envahi, un blindé défonce le portail et la barricade dérisoire, dressée à la hâte avec les supports des projecteurs qui ont servi à illuminer le concert de l'avant-veille. Le lieu de rassemblement est en partie saccagé et est recouvert d'un nuage de gaz lacrymogène pendant une bonne partie de l'après-midi.

Dans les rues adjacentes, des policiers en civil poursuivent et interpellent les petits groupes et les individus. Apostrophée, agressée verbalement, bousculée, une militante ne devra son salut qu'à la carte de presse d'une amie qui l'accompagne. Quelques instants auparavant, elles avaient pu voir des véhicules blindés foncer sur la foule, écrasant une poussette au passage. Vide heureusement mais comment oublier de telles images ?

Au même moment, la rumeur parcourt la foule : il y aurait des morts. Nul n'en doute, compte tenu du ballet incessant des ambulances qui se frayent un passage à grand coups de sirènes au milieu des manifestants, ce qui témoigne indirectement d'un nombre important

de blessés. Ceci ne surprend personne, au vu de la violence des affrontements.

Intermède « champêtre » au milieu de cette violence. Pour rejoindre le centre de convergence à partir du cortège des Tute Bianche, il faut emprunter un sentier qui traverse un jardin et suivre une allée ombragée qui descend vers la mer. Moment de paix, troublé par l'annonce et la confirmation de la nouvelle : il y a bien un mort parmi les manifestants. Que s'est-il passé exactement, on ne le saura que plus tard, quand les témoignages et les images seront diffusés. Mais sur l'instant, rien de plus qu'un sentiment de tristesse, mêlée de rage et d'impuissance. Encore un mort, un de plus un de trop. Goteborg n'aura pas suffi. Ceux qui diront plus tard qu'une des différences entre la police française et la police italienne pendant les manifestations tient à ce que la première fait du maintien de l'ordre alors que la seconde réprime, trouveront peut être là une forme de confirmation de leur intuition. Mais cette vie brisée que d'aucuns de manqueront pas d'ériger en martyr de la cause (leur(s) cause(s)) provoque un changement d'atmosphère et d'attitude. Ils ont tué un des nôtres et chacun pressent que le hasard aurait pût le frapper. Cet inconnu dont on n'apprendra le nom dans les heures qui suivent, aurait pût être n'importe lequel d'entre nous. Si chez certains la tristesse et le désespoir prévalent, chez d'autres c'est la rage et la haine qui dominent. Sentiments multiples, confus, paradoxaux et entremêlés qui expliquent en partie les différences d'attitudes du lendemain. Mais cette fin d'après-midi est définitivement assombrie par l'ombre omniprésente de ce mort qui plane sur la cité.

Les retrouvailles au centre de convergence s'en ressentent. Les images des violences vécues ou vues dans l'après-midi sont encore présentes dans toutes les têtes et les silences et les regards sont lourds de sens. Les mots paraissent incapables de décrire les horreurs de la journée et ne peuvent que difficilement reconforter celles et ceux qui les ont vécues. D'autant que chacun peut voir les traces des affrontements de l'après-midi aux alentours du centre de convergence. Remonter la rue jusqu'aux tunnels de Brignole prend des allures de pèlerinage et même si un nettoyage rapide a eu lieu, l'état de l'avenue témoigne de la violence des combats. Symboliquement, au milieu du carrefour devant les tunnels, gît encore la carcasse calcinée d'un fourgon de carabinieri. Ephémère victoire. Une pensée ne manque pas pour les habitants du quartier qui verront, à leur retour, leur rue dévastée et pour certains commerçants qui retrouveront leur devanture brisée. Rage et impuissance.

Mais la journée n'est pas terminée puisque des équipes de policiers, en civil ou en uniforme, parcourent la ville en procédant à des interpellations. Certains quartiers ne sont pas sûrs et il faut tuer le temps en attendant que les choses se tassent. L'occasion de grignoter un morceau, de boire un verre avant que chacun ne puisse regagner ses pénates. Le parcours entre le centre de convergence et la voiture permettra d'apercevoir au loin les lumières des vedettes de police qui sillonnent la côte, juste derrière le centre de convergence. Nécessaire surveillance ou ultime provocation s'ajoutant à celle des hélicoptères qui continuent à tourner au dessus des têtes ?

Encore un contrôle par la squadra di finanza [12] (les uniformes changent de couleur passant du bleu au gris mais les méthodes policières restent les mêmes) avant de pouvoir rejoindre la voiture d'un ami qui doit nous conduire jusqu'à la notre, garée à proximité du stade Ferraris, lieu paraît-il de nombreuses arrestations et où il semble préférable de ne pas se rendre à pied. Expédition qui se déroule sans incident même si la fatigue de la journée se fait sentir, laquelle accroît le léger sentiment de peur et de dégoût.

Ultime ironie de la journée : les vêtements et les cheveux de tous les occupants du véhicule sont tellement imprégnés de gaz lacrymogène que le voyage s'achèvera au milieu des éternuements et des raclements de gorge, ce qui provoquera quelques remarques virulentes sur le dosage de la lacrymo italienne [13]. Une amie aura d'ailleurs le dos brûlé par l'effet conjugué de la sueur et de la lacrymo accumulées entre son dos et sa chevelure.

Samedi 21 juillet 2001

La journée commence avec le même gymkhana que celui de la veille pour rejoindre le point de rendez-vous fixé par les syndicats qui appellent à la manifestation de l'après-midi, devant le centre de convergence. Compte tenu des événements de la veille, il est nécessaire de trouver un endroit « sûr » pour garer la voiture. Une amie indique un parking souterrain, pas trop éloigné et encore ouvert. Petit détail logistique mais qui donne le ton, chacun reste marqué par les événements de la veille et ce qui n'était hier encore qu'un point mineur revêt aujourd'hui plus d'importance. Chacun se débrouille comme il peut pour régler ce type de question et progressivement, la foule enfle, l'heure du départ approchant.

Auparavant, certains se sont rendus sur les lieux du meurtre, rassemblement improvisé en forme d'hommage, où des discours en

italien, anglais et français sont prononcés. Emotion, recueillement, colère ne font pas oublier qu'une nouvelle journée de lutte débute.

Dès le début de la manifestation, le ton est donné. Pendant que la tête du cortège s'ébranle lentement, près de 200 membres d'un Black Block provoquent les policiers massés à l'extrémité de la rue. Aux cris de « fascisti », « assassini » répondent les gaz lacrymogènes et une charge. La première d'une longue série, qui aura pour effet initial de faire reculer les « provocateurs » mais aussi de scinder en deux le cortège officiel, semant ainsi une très grande confusion. Une partie de celui-ci continue sur le parcours prévu alors qu'une autre se trouve progressivement repoussée vers le front de mer. Mais globalement, aucun membre du cortège n'interviendra pour aider ou soutenir ceux qui sont aux prises avec les forces de l'ordre. Reflet des divergences de sentiments de la veille, rupture ou cassure au sein du mouvement, difficile à dire sur le moment. Mais il n'empêche que cette absence de solidarité laissera une trace indélébile. Même s'il peut y avoir des différences d'approche quant aux moyens d'action, les objectifs fondamentaux restent les mêmes et beaucoup pensent que le minimum aurait été de faire front ensemble face à l'ennemi commun. Bref, il n'empêche que les uns ont « tranquillement » poursuivi leur chemin comme si de rien n'était pendant que les autres connaissent une nouvelle répression.

Indifférence qu'il convient de relativiser, certes, puisque arrivée à la hauteur des tunnels de Brignole, la tête du cortège s'immobilise. Effet indirect des blindés et des uniformes que l'on aperçoit de l'autre côté du tunnel et dans les rues adjacentes ? Non, puisque le bruit court que les organisateurs ont décidé de stopper le cortège tant que les deux parties de la manifestation ne seront pas réunies. Les premiers manifestants forment un cordon barrant une des rues perpendiculaire, dans laquelle stationnent quelques blindés. Devant, munis de gourdins et protégés par des casques de couleur bleue, une douzaine d'individus en civil discutent avec les policiers puis s'éclipsent discrètement au bout de quelques minutes. Attente sous le soleil et sans savoir encore ce qui se passe derrière.

Une grande partie des manifestants a été repoussée vers le front de mer. Les abords du centre de convergence sont le lieu de violents affrontements entre les membres d'un Black Block et la police. Celle-ci les repousse en direction de la queue du cortège d'une part et les poursuit le long du front de mer d'autre part. La manifestation a totalement éclaté et le cortège est dispersé dans deux directions principales.

Au même moment, à la hauteur du tunnel de Brignole, la tête du cortège négocie avec les carabiniers. Ceux-ci font une arrivée « rodéo », sirènes hurlantes et gyrophares. La discussion est brève et après un départ sur les chapeaux de roues, on aperçoit les blindés et les uniformes reculer de l'autre côté du tunnel. Quelques instants plus tard, la rumeur annonce que le cortège est enfin réuni et les manifestants reprennent leur chemin, traversant sans problème les tunnels, ceux-là mêmes qui la veille étaient le lieu d'affrontements sans précédent.

Tranquillement la manifestation atteint l'estrade dressée sur la place au bout de l'avenue. Trop petite pour accueillir la foule, celle-ci se déploie dans les rues environnantes tandis que différentes personnalités du mouvement anti-mondialisation prennent la parole en rappelant les objectifs du rassemblement et en appelant les manifestants à rejoindre les divers contre-sommets qui se dérouleront au cours des mois qui viennent.

Dans le même temps, une partie des militants remonte vers l'arrière de la manif en suivant une rue parallèle à l'avenue principale, sur laquelle, à la surprise de tous, le cortège prend rapidement fin. Contrairement aux allégations précédentes, les différentes parties du cortège ne se sont pas regroupées. Bien au contraire, la police a repoussé une partie des « casseurs » dans la direction du cortège et elle les laisse tranquillement faire ce qu'ils sont venus accomplir. On verra ainsi un groupe d'une quarantaine de personnes briser la devanture d'une banque à quelques mètres des policiers, sans que ceux-ci interviennent.

Au même moment, un nuage de lacrymo s'abat sur cette fin de cortège : à courte distance, des membres d'un black Block affrontent la police sur le pont qui traverse le canal. On voit brutalement surgir des dizaines de personnes, fuyant les gaz. Soudain, deux, puis trois véhicules apparaissent qui remontent à toute allure la rue longeant le canal, dispersant la foule affolée. La seule issue réside dans une ruelle perpendiculaire à celle qui longe le canal. S'abriter dans une encoignure de porte, en espérant que le mouvement de foule se dirigera ailleurs. L'impression d'être cerné, de se trouver pris dans une souricière et de ne pouvoir faire autrement qu'attendre que ça passe. A ce « coup de speed » succède un moment de calme relatif, qui permet de constater que toutes les connaissances s'en sont tirées indemnes. Mais le répit est bref car les véhicules aperçus quelques minutes plus tôt ont fait demi-tour. Mais cette fois un cran est franchi dans la violence policière puisque les forces de l'ordre (faut-il dire de la

répression ?) tirent des balles en caoutchouc sur les manifestants encore présents. Les coups de feu claquent au milieu du silence qui a succédé aux cris de la foule en fuite. Et après leur passage, le choc est immense. « Ils ont tiré, un mort ne leur a pas suffi ». Mais à ces quelques minutes de folie, succède un calme relatif. Les derniers manifestants sont remontés vers la tête de la manifestation, les affrontements ont cessé sur le pont, on aperçoit seulement quelques véhicules blindés et quelques uniformes vers les tunnels, à une cinquantaine de mètres de là.

La rue est désormais quasiment déserte et porte les traces des combats qui viennent de se dérouler. Dans les effluves de lacrymo qui subsistent, on découvre les décombres calcinés d'une barricade érigée par les manifestants à proximité d'une station service. Dans la rue perpendiculaire aux tunnels, on aperçoit des fourgons qui repoussent une partie des manifestants, coupés du reste du cortège. D'ailleurs on ne peut plus parler de cortège, il s'agit plutôt de groupes de quelques dizaines ou centaines de personnes qui errent à travers la ville.

Les policiers occupent une partie des tunnels mais il est possible de contourner le cordon sans trop de difficultés. L'objectif est maintenant de retourner au centre de convergence d'où proviennent des rumeurs alarmantes. Il aurait été une nouvelle fois investi, du moins en partie, par les forces de l'ordre et passe pour avoir été un des points chaud de la ville au cours de l'après-midi. L'avenue entre les tunnels de Brignole et le centre de convergence est quasi déserte, on croise seulement quelques personnes qui errent désemparées.

Les abords du centre sont totalement dévastés, à tel point que l'on songe immédiatement à Beyrouth ou Sarajevo. L'avenue qui longe la mer est jonchée de débris divers et on ne compte pas moins de quatre véhicules brûlés. L'écoeurement augmente car ce sont probablement celles de militants qui les avaient garées là avant de rejoindre la manifestation. La placette qui hébergeait les stands des différents syndicats d'agriculteurs, située en face du centre de convergence, a été en grande partie dévastée. Si les chapiteaux ont plus ou moins bien résisté, tables et chaises sont éparpillées jusqu'au milieu de l'avenue. A quelques uns, on les rassemble et on les remet en place, geste un peu futile voire inutile mais qui tente symboliquement d'effacer cette image de dévastation. Peu à peu, les gens se regroupent et partagent leurs expériences. Une bière, un sandwich distribués gratuitement, remontent progressivement le moral et permettent d'oublier en partie la fatigue accumulée depuis quelques jours.

La marche le long de la rue qui longe le bord de mer révèle aux yeux de tous la violence des affrontements qui s'y sont déroulés : des vêtements, des débris de lunettes, mêmes des brosses à dents jonchent le sol. Et nul ne peut rester indifférent en passant à côté d'une tache de sang qui sèche lentement au soleil.

La journée s'achève et avec elle, croit-on, l'aventure génoise qui laisse un goût amer à chacun. Dégoût, peur, frustration, révolte, impuissance, haine, sont les sentiments qui reviennent le plus souvent. Dépit et colère face à l'absence de solidarité entre les différentes composantes du mouvement, fracture qui laissera probablement des traces.

Dimanche 22 juillet 2001

Mais contrairement aux apparences, tout n'est pas vraiment terminé. A deux heures du matin, la police investit le centre des médias et le bâtiment adjacent. Un véritable massacre dans ce lieu clos d'où il est difficile de s'enfuir. La présence de journalistes arrivés rapidement sur les lieux permettra de limiter quelque peu les exactions et tirera certains de situations difficiles.

Frappés, menottés, fouillés, nombre de militants finiront la nuit blessés et traumatisés. Des machines seront détruites, des disques durs saisis afin de tenter de mettre la main sur des images qui pourraient compromettre la police et apporter des preuves afin d'étayer certaines accusations. Intervention illégale, sous un prétexte qui ne trompe personne et surtout trop tardive. Car bon nombre de ces photos ou vidéos sont déjà en circulation sur le Web et à l'abri sur nombre de serveurs indépendants.

Mais cette ultime forme de répression, qui s'ajoute aux pressions exercées sur certains militants « connus » depuis la veille ou sur certaines professions comme des avocats pour les sanctionner du soutien qu'ils ont apporté aux militants interpellés au cours des jours précédents, contribue à accélérer le départ des uns et des autres. Nombre de personnes, tenues au courant des derniers événements, quitteront précipitamment Gênes pendant la nuit, avançant de quelques heures leur départ. Objectif, passer au plus vite la frontière en laissant le moins de traces possible. Et une fois de l'autre côté des Alpes, prévenir celles et ceux qui sont restés, faire le point avec ceux qui sont passés afin que tout se termine pour le mieux pour tous.

Gênes, quel bilan ?

Un mort, une violence policière dépassant très largement ce qui avait été vécu lors des autres contre-sommets. Certes les organisateurs peuvent se féliciter d'avoir su mobiliser largement l'ensemble des composantes du mouvement, mais des questions demeurent.

Pourquoi le gouvernement italien a-t-il délibérément choisi de susciter des affrontements [14] ? Pourquoi la technique répressive a-t-elle été prépondérante ? Pourquoi, enfin, les chefs d'Etats présents ont-ils seulement critiqué du bout des lèvres des méthodes policières ignorant les principes fondamentaux des droits de l'homme ?

Par le choix délibéré de réprimer par la violence le mouvement antimondialisation, les journées de Gênes marquent le début de la criminalisation de cette pensée politique alternative.

Un premier pas, qui prétextant de la présence au sein de la nébuleuse antimondialiste de minorités violentes (Black Block) et des événements du 11 septembre 2001, permet aux tenants de la parole politique légitime (acteurs étatiques et journalistes) de recourir à un argumentaire visant à discréditer la lutte antiglobalisation en l'amalgamant à des actes terroristes. Ce rapprochement infondé marque la volonté de disqualifier un discours anticapitaliste sans frontière qui s'amplifie et dont la traduction en actes gêne le déroulement des différents sommets mondiaux.

[1] . On pourra trouver un matériau important sur <http://genova.samizdat.net>, qui a publié de nombreuses dépêches, documents et analyses sur la question.

[2] . Celui-ci se matérialise virtuellement à travers le réseau d'informations Indymedia. Présent dans de multiples pays, il se veut le reflet de l'activité du « mouvement ». Voir en particulier <http://france.indymedia.org> et <http://italy.indymedia.org>, qui ont contribué à la diffusion de multiples informations pendant les journées de Gênes.

[3] . Voir en particulier la mailing list no-g8-fr dont les archives sont consultables sur <http://listes.samizdat.net/wws/info/no-g8-fr>. Voir également les archives de la mailing list no-g8-info consultables sur <http://listes.samizdat.net/wws/info/no-g8-infos>, à vocation plus large.

[4] . Cf T Negri et M hardt, L'Empire

[5] . Samizdat.net, Gênes les multitudes en marches contre l'Empire, Editions Reflex, Paris, juin 2002, p. 336.

[6] . Les zones « rouge » et « jaune » sont des périmètres dont l'accès est restreint (voire interdit), y compris pour les habitants de la ville, afin de « protéger » les membres des gouvernements participants au sommet du G8.

[7] . Situé en bord de mer, le « centre de convergence » est un lieu mis en place par le genova social forum (collectif de structures organisatrices du contre sommet) où les participants peuvent se restaurer. Il sera la cible, à plusieurs reprises, des assauts des forces de l'ordre.

[8] . Le « centre des médias » réunit dans un même bâtiment l'ensemble des médias dits « alternatifs » ou indépendants. Il sera particulièrement visé lors de l'assaut des forces de police dans la nuit du samedi au dimanche.

[9] . Situé à quelques centaines de mètres du « centre de convergence », c'est là que se déroulent l'ensemble des débats organisés pendant les trois jours du contre sommet.

[10] 0. Il existe actuellement un fort débat au sein de différents mouvements politiques sur l'utilisation du système d'exploitation GNU/Linux qui a la particularité d'être modifiable, transparent et gratuit contrairement à son principal concurrent, Windows.

[11] 1. Mouvement issu des centres sociaux, très présent en Italie depuis plusieurs années, qui prône et pratique la « désobéissance civile ». Voir par exemple, Benedetto Vecchi « Désormais sans les tuniques blanches », Il manifesto, 3 août 2001. Traduction française disponible sur http://hns.samizdat.net/article.php3?id_article=292.

[12] 2. Unité spéciale de la police italienne qui a des pouvoirs aussi bien en matière criminelle que politique.

[13] 3. Sur le gaz utilisé à Gênes, voir Francesco Martone « Gazés avec le CS », Carta, numéro 2, janvier 2002. Traduction française disponible sur

http://infos.samizdat.net/ecrire/articles.php3?id_article=119.

[14] 4. Le ministre de l'Intérieur italien Scajola indiquera quelques mois plus tard avoir donné des ordres dans ce sens.